

583.491
L164mez

11301
Canada

SALLE GAGNON



BIBLIO-
THEQUE
DE LA VILLE DE
MONTREAL

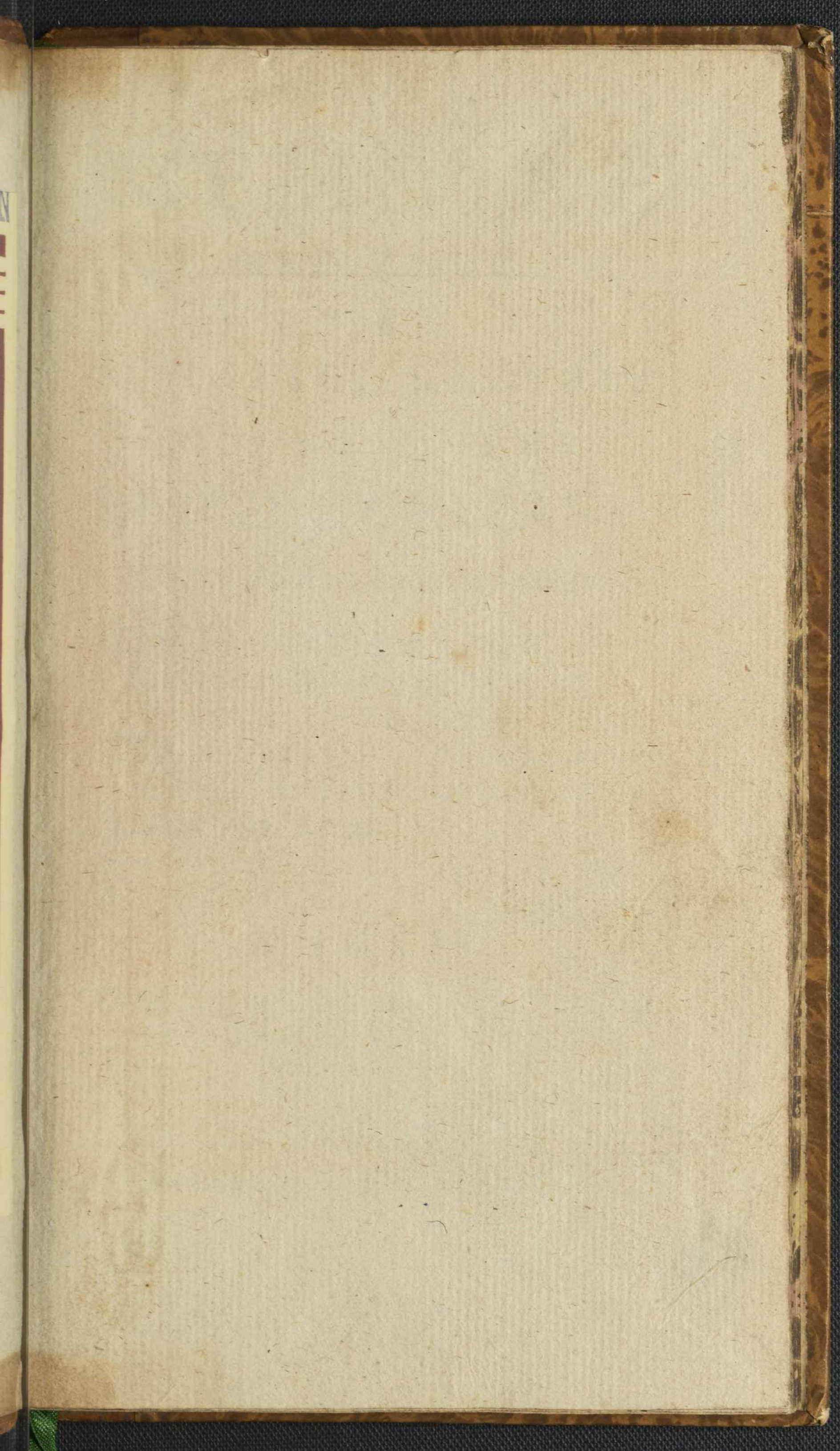
MONTREAL
CITY
LIBRARY

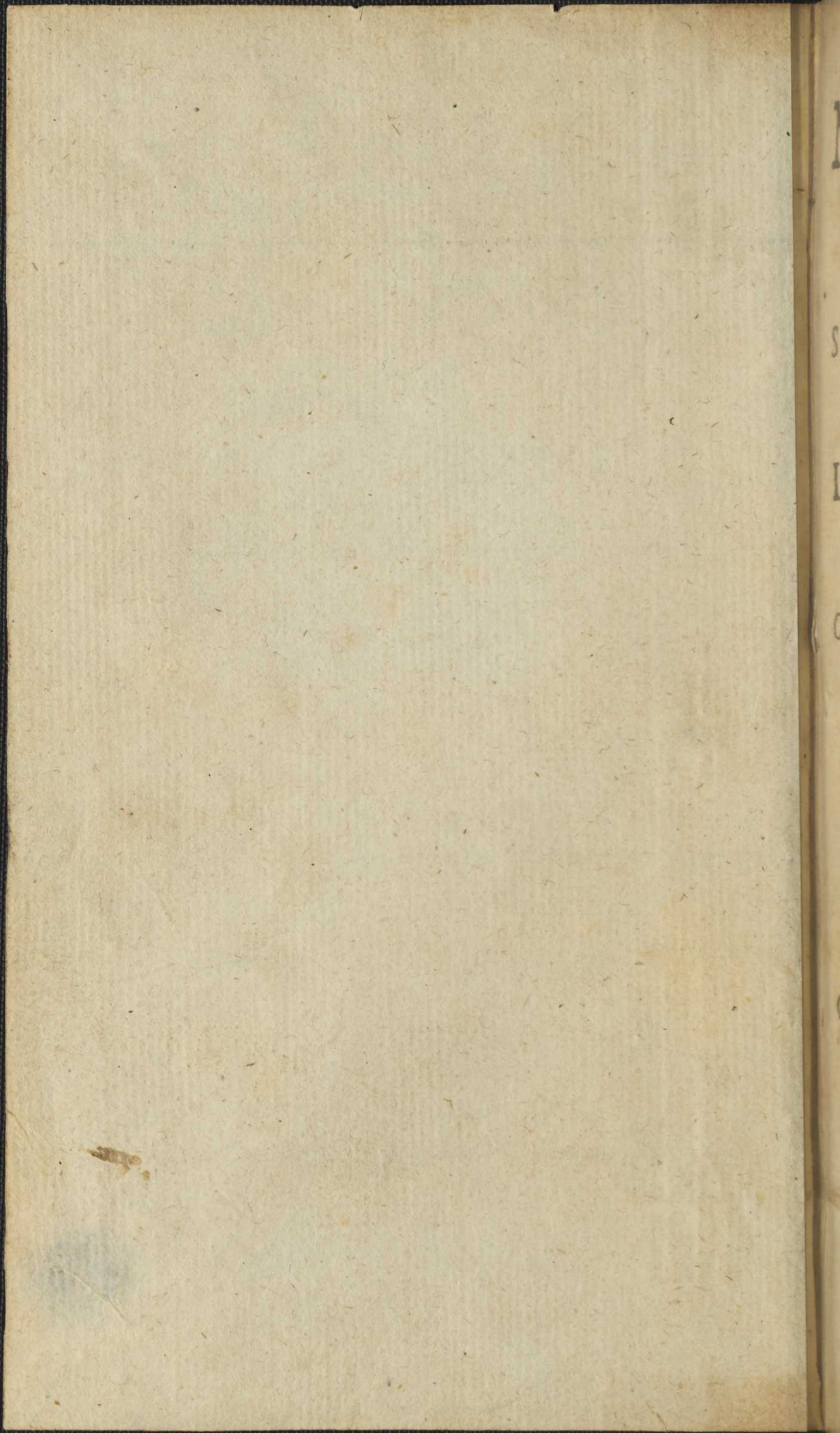
583.491

L164mez

D.

555702





⁷
MÉMOIRE

⁷
PRÉSENTÉ

A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS,

Regent du Royaume de France :

CONCERNANT LA PRE'CIUEUSE
Plante du Gin seng de Tartarie, dé-
couverte en Canada par le P. Joseph
François Lafitau, de la Compagnie de
Jesus, Missionnaire des Iroquois du
Sault Saint Louis.

A PARIS,

Chez JOSEPH MONGE', rue S. Jacques,
vis-à-vis le Collège de Louis le Grand,
à Saint Ignace.

M. DCC. XVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

4

Royaume, qu'il eut à contribuer à enrichir la Botanique, & à favoriser ceux qui s'y occuperoient, ont été, ce semble, secondez du Ciel par une découverte utile. Dans ce temps-là même je trouvai dans les forêts de la Nouvelle France le Gin-seng des Tartares si estimé à la Chine. Je regardai un événement si heureux comme une recompense de ce zele que V. A. R. eut dès l'enfance pour perfectionner & pour faire fleurir les Arts.

A la Chine, Monseigneur, il n'est point de plante qu'on puisse comparer au Gin-seng. J'avoue que je me sentis agreablement flatté de cette idée quand j'en eus découvert en Canada. Ma joie fut plus grande encore lorsque je reflexis que ma découverte ne seroit peut-être pas tout-à-fait indifferente à un Prince également attentif à procurer l'avancement des Lettres & l'avantage des peuples.

À
A la verité j'ai long-temps apprehendé d'interrompre les soins importans que donne à V. A. R. le gouvernement d'un grand Royau- me, & de détourner son attention sur de petits objets. Enfin j'ai cru qu'un esprit superieur comme le vôtre n'est jamais assez fatigué des affaires serieuses pour negliger entierement les minuties même de Litterature qui peuvent produire de l'utilité au public.

Dans cette persuasion j'ai pris d'abord la liberté de luy faire presenter la plante que j'avois découverte. L'honneur que j'ai eu ensuite de la lui presenter moi-même, & la bonté qu'Elle a eu de ne dédaigner pas ce fruit de mes recherches, me donnent aujourd'hui la hardiesse de rendre publiques mes remarques sur cette plante sous les auspices & sous la protection de V. A. R.

Je n'avois jamais entendu parler

du Gin-seng étant en France. Cependant cette fameuse racine étoit déjà connue en Europe depuis plusieurs années par les relations des Peres de notre Compagnie qui ont été des premiers à en parler. C'est ce qu'on peut voir dans l'Atlas Chinois du Pere Martini, dans l'Histoire Naturelle du Pere Eusebe de Nieremberg, & dans la Chine illustrée du celebre Pere Kirker. Les Vaisseaux François & Hollandois qui nous l'ont apportée depuis en ont rendu la connoissance plus certaine.

Ce fut donc par un pur hazard que je commençai pour la premiere fois de connoître le Gin-seng. J'étois descendu à Quebec pour les affaires de notre Mission au mois d'Octobre de l'année 1715.

On a coutume de nous envoyer toutes les années un Recueil des Lettres édifiantes des Missionnaires de notre Compagnie qui travail-

lent en divers lieux du monde au salut du prochain. Ces Lettres sont pour nous qui nous trouvons dans les mêmes fonctions de zele, un puissant motif de soutenir avec constance les travaux pénibles de nos Missions. Rien en effet n'est plus capable d'adoucir nos peines, & de nous animer, que l'exemple de ceux de nos Peres qui se trouvant dans la même situation que nous, paroissent compter pour rien toutes leurs fatigues, & s'estiment heureux quand il a plu au Seigneur de donner quelque succès à l'Evangile qu'ils prêchent, ou les consoler des obstacles & des traverses qui rendent leurs travaux steriles. Parmi ces Lettres il y en a aussi de curieuses qui concernent les diverses matieres qui ont rapport aux Sciences & aux beaux Arts, & qui souvent font des découvertes utiles pour le bien de l'Etat & des Colonies. Etant donc à Quebec le di-

xième Recueil de ces Lettres me tomba entre les mains, j'y lus avec plaisir celle du Pere Jartoux. J'y trouvai une description exacte de la plante du Gin-feng, qu'il avoit eu lieu d'examiner dans un voyage qu'il avoit fait en Tartarie l'an 1709.

L'Empereur de la Chine l'y avoit envoyé pour y faire la Carte du pays. Il arriva qu'au même temps un corps de dix mille Tartares étoit occupé à chercher le Gin-feng par l'ordre du même Prince, qui par tribut en retire deux onces de chaque Tartare, & qui achete d'eux le reste au poids de l'argent fin. Cependant ce qu'il en paye n'est que la quatrième partie de ce qu'il le fait valoir dans son Empire, où il est vendu en son nom.

Pour annoncer les veritez de notre Religion à des peuples barbares, & leur faire goûter une morale bien opposée à la corruption de leurs cœurs, il faut auparavant les ga-

gner & s'infinuer dans leurs esprits en leur devenant necessaire. Plusieurs de nos Missionnaires ont reüssi en differens endroits par quelque teinture qu'ils avoient de la Medecine. Je sçavois qu'en travaillant à guerir les maladies du corps ils avoient été assez heureux pour ouvrir à plusieurs les yeux de l'ame. Ils se sont souvent servis de ce moyen pour baptiser plusieurs enfans moribons, sous pretexte de leur donner quelque remede. Je m'appliquois donc d'autant plus serieusement à la Medecine, que les Sauvages en sont très-curieux, que quoi qu'ils ayent de très bons remedes ils se servent encore plus volontiers des nôtres, & les employent preferablement aux leurs. Je me sentoiso en particulier du goût pour la connoissance des plantes, c'est ce qui me fit lire la Lettre du Pere Jartoux par préférence aux autres Lettres du même Recueil.

En parcourant cette Lettre, & tombant sur l'endroit où ce Pere dit en parlant de la nature du Sol où croît le Gin-seng, que s'il s'en trouve quelque'autre part du monde, ce doit être principalement en Canada, dont les forêts & les montagnes, au rapport de ceux qui y ont demeuré, sont assez semblables à celles de la Tartarie. Je sentis ma curiosité encore plus piquée par l'esperance de le découvrir dans la Nouvelle France.

Cette esperance étoit pourtant assez foible, & fit peu d'impression sur moi. Je ne retirai même de la Lettre qu'une idée confuse & très-imparfaite de la plante. Les occupations que j'eus pendant l'hyver, qui est fort long & fort rude en Canada, acheverent presque de l'effacer. Ce ne fut qu'au Printemps qu'étant obligé de passer souvent par les bois, je sentis renaître en moi l'envie de faire cette

découverte à la vûë d'une multitude prodigieuse d'herbes dont ces forêts sont remplies, & qui attiroient alors toute mon attention. Je tâchai donc de rappeler les idées que je m'en étois formé. Je parlai à plusieurs Sauvages. Je leur dépeignis la plante de la maniere que je pus. Ils me firent esperer que je pourrois en effet la découvrir.

La necessité a rendu les Sauvages Medecins & Herboristes ; ils recherchent les plantes avec curiosité, & les éprouvent toutes ; de sorte que sans le secours d'une physique bien raisonnée ils ont trouvé par un long usage qui leur tient lieu de science, bien des remedes necessaires à leurs maux. Outre les remedes generaux chacun a les siens en particulier dont il est fort jaloux. En effet, rien n'est plus capable de les accrediter parmi eux que la qualité de bons Medecins. Il faut avouer qu'ils ont des secrets

admirables pour des maladies dont notre Medecine ne guérit point. Ils se traitent à la verité un peu rudement, & dosent leurs purgatifs & leurs vomitifs comme pour des chevaux; mais ils excellent dans la guerison de toutes sortes de playes & de fractures, qu'ils traitent avec une patience extrême, & avec une délicatesse d'autant plus merveilleuse que jamais ils n'y employent le fer. Ils guérissent leurs malades en peu de temps par la propreté qu'ils entretiennent dans une playe, elle paroît toujours fraîche, & les remedes qu'ils y appliquent sont simples, naturels, & de peu d'apprêt.

Les François dans ce pays-là conviennent qu'ils l'emportent sur nous en cette matiere. J'ai vû moi-même des cures surprenantes. Les Missionnaires qui sont toujours avec les Sauvages, qui ont toute leur confiance, & qui parlent communé-

ment leur langue comme eux-mêmes, sont presque les seuls en état de tirer d'eux des secrets dont le public pourroit profiter. Cependant ils ne paroissent pas y avoir pensé jusqu'à présent. Aussi n'ont-ils pas été aussi heureux en découvertes que nos Missionnaires du Perou & du Bresil. Je m'imagine qu'ils ont été détournés par la crainte de paroître approuver par leurs recherches les superstitions des Jongleurs ou Medecins, qui dans les commencemens de l'établissement de la Colonie étoient le plus grand obstacle qu'ils trouvoient à la prédication de l'Évangile.

Les questions que j'avois faites aux Sauvages sur le Gin-seng ne m'avancerent pas beaucoup. Je puis dire qu'elles ne me profiterent qu'autant qu'elles me donnerent lieu de faire d'autres découvertes que j'espere perfectionner quand je ferai de retour à ma Mission. J'ose

me flatter que je pourrai donner dans la suite des connoissances au public qui feront plaisir à ceux qui aiment la Botanique, & dont notre Medecine pourra tirer quelque secours.

Ayant passé près de trois mois à chercher le Gin-seng inutilement, le hazard me le montra quand j'y pensois le moins, assez près d'une maison que je faisois bâtir. Il étoit alors dans sa maturité, la couleur vermeille de son fruit arrêta ma vuë. Je ne le considerai pas longtemps sans soupçonner que ce pouvoit être la plante que je cherchois. L'ayant arrachée avec empressement, je la portai plein de joie à une Sauvagesse que j'avois employée pour la chercher de son côté. Elle la reconnut d'abord pour l'un de leurs remedes ordinaires, dont elle me dit sur le champ l'usage que les Sauvages en faisoient. Sur le rapport que je luy fis de l'estime qu'on

en faisoit à la Chine, elle se guérit dès le lendemain d'une fièvre intermittente qui la tourmentoit depuis quelques mois. Elle n'y fit point d'autre preparation que de boire l'eau froide où avoient trempé quelques unes de ces racines brisées entre deux pierres. Elle fit depuis deux fois la même chose, & se guérit chaque fois dès le même jour.

Quelque présomption que j'eusse que la plante étoit du Gin-seng, je n'osois pourtant rien assurer n'ayant que des idées confuses de la Lettre du Pere Jartoux, que je n'avois pas en main, & dont l'exemplaire étoit à Quebec. Je pris donc le parti de faire une description exacte de la plante trouvée en Canada, je l'envoyai à Quebec à un homme intelligent, afin qu'il la confrontât avec la Lettre & avec la planche gravée qui represente le Gin-seng de la Chine.

On n'eut pas plutôt reçu ma let-

tre, qu'on partit pour Montreal, & qu'on se rendit à notre Mission, qui n'en est qu'à trois lieues. La personne habile & moi parcourûmes les bois, où je lui laissai le plaisir de la découvrir elle-même. Nos recherches ne furent pas longues. Quand nous en eumes ramassé divers pieds nous allames les confronter avec le livre dans une cabane.

A la vûë seule de la planche les Sauvages reconnurent leur plante de Canada. Et comme nous en avions en main les différentes especes, nous eumes le plaisir de voir une description si exacte & une si juste proportion avec la plante, qu'il n'y manquoit pas la moindre circonstance dont nous n'eussions la preuve devant les yeux.

Ma surprise fut extrême quand sur la fin de la Lettre du Pere Jartoux, entendant l'explication du mot Chinois qui signifie *Ressemblance*
de

de l'homme, ou comme l'explique le Traducteur du P. Kirker, *Cuisses de l'homme*, je m'apperçus que le mot Iroquois *Garent-oguen* avoit la même signification. En effet, *Garent-oguen* est un mot composé d'*Orenta*, qui signifie les cuisses & les jambes, & d'*Oguen*, qui veut dire deux choses séparées. Faisant alors la même reflexion que le Pere Jartoux sur la bizarrerie de ce nom, qui n'a été donné que sur une ressemblance fort imparfaite qui ne se trouve point dans plusieurs plantes de cette espece, & qui se rencontre dans plusieurs autres d'espece fort differente, je ne pus m'empêcher de conclure que la même signification n'avoit pû être appliquée au mot Chinois & au mot Iroquois sans une communication d'idées, & par consequent de personnes. Par là je fus confirmé dans l'opinion que j'avois déjà, & qui est fondée sur d'autres préjugés.

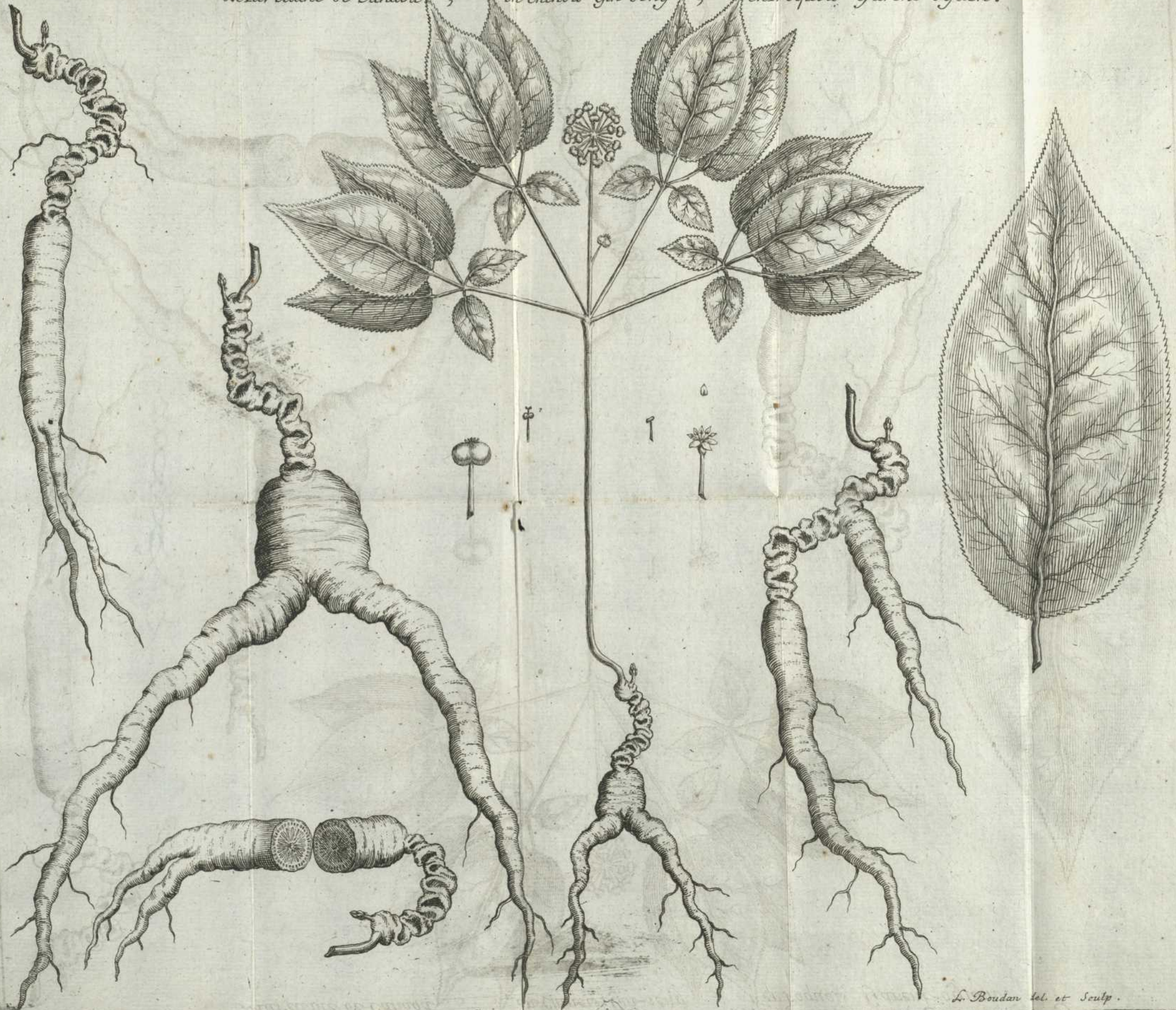
que l'Amérique ne faisoit qu'un même continent avec l'Asie, à qui elle s'unit par la Tartarie au nord de la Chine.

Quoi que le Pere Jartoux ait donné, comme je l'ai dit, une description exacte & fort détaillée de cette plante, je ne laisserai pas de la donner ici pour y ajouter les observations que j'y ai faites. La grande quantité qui m'en a passé par les mains donnera de la créance à mon recit.

La racine a deux choses qu'il faut observer: Une espece de navet qui en fait le corps, & le collet du navet même.

Le navet qui fait le corps de la racine est peu different de nos navets ordinaires. Quand on l'a lavé il paroît blancheâtre en dehors & un peu raboteux. Quand on l'a coupé en travers on voit un cercle formé par la premiere écorce qui est assez épaisse, & un corps ligneux

Aureliana Canadensis, Sinensibus Gin-seng, Troquæis Garent-oguen.
L'Aureliane de Canada, en Chinois Gin-seng, en Troquois Garent-oguen.



L. Boudan del. et Sculp.

[Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.]

fort b
par p
du ce
en t
en se
deda
ou
parf
C
des
cou
on
que
sans
tra
bra
pa
pu
a
ou
to
m
m
l

fort blanc qui represente un soleil par plusieurs lignes droites tirées du centre au parenchyme, lequel en fait la circonference. La racine en séchant jaunit un peu, mais le dedans de la racine coupée en long ou en travers conserve toujours parfaitement sa blancheur.

Ces navets sont differens les uns des autres. Il y en a qui ont beaucoup de fibres & d'autres qui n'en ont point ou presque point. Quelques uns sont simples, longs & unis sans se diviser: d'autres au contraire se distribuent en deux ou trois branches. Alors ils ne representent pas mal le corps d'un homme depuis la ceinture en bas, ce qui luy a fait donner le nom de *Gin-seng* ou de *Garent-oguen*.

Le collet de la racine est un tissu tortueux de nœuds où sont imprimés obliquement & alternativement tantôt d'un côté, tantôt de l'autre les vestiges des differentes

tiges qu'elle a eues, & qui marquent ainsi l'âge de cette plante, qui ne produit qu'une tige par an. J'ai trouvé dans plusieurs le reste des tiges des deux ou trois années precedentes au dessous de celles de l'année qui court, & au dessus de celle-ci on voit en Automne se former celle qui doit pousser le Printemps d'après. En comptant les nœuds j'ai vû des racines qui marquoient près de cent ans.

On voit souvent sortir du colet, d'espace en espace deux ou trois de ces navets simples, aussi-bien que quelques fibres, ce qui peut être l'effet d'une trop grande abondance de sève, qui trouvant une issue par le colet forme une nouvelle racine, ne pouvant se répandre & circuler toute entiere dans la tige. On voit quelquefois sortir un nouveau colet à côté du premier, qui devient alors sterile, cette plante n'ayant jamais qu'une seule tige.

La tige sort du collet environ deux ou trois poulces avant dans la terre. La difficulté qu'elle trouve à la percer & à se faire jour la gauchit un peu; mais dès qu'elle en est fortie, elle s'éleve à la hauteur d'un pied ou même de plus d'un pied. Elle est ordinairement fort droite & assez unie.

Tandis qu'elle est dans la terre, la terre la blanchit; mais dès qu'elle arrive au grand air, elle se colore d'un beau verd glacé d'un rouge amarante qui se confond & se perd aussi-bien que ce verd foncé à mesure qu'elle approche du nœud.

Ce nœud se forme au sommet de la tige, & il est le centre de trois ou quatre branches, que je nomme ainsi pour me conformer à la manière de parler du Pere Jartoux, qui appelle branches ce qui n'est proprement que les queuës des feuilles. Ces branches s'étendant horizontalement, & s'écartant é-

galement les unes des autres, forment avec leurs feuilles une espece de parasol renversé & assez arrondi. La couleur d'amarante & de verd se renouvelle au nœud, & se dégrade insensiblement en approchant des feuilles.

Quelques unes de ces tiges n'ont que deux branches. Il s'en trouve, au rapport du Pere Jartoux, qui en ont cinq ou même sept. Je n'en ai point vû de si touffuës au Canada. Les plus communes sont de trois ou quatre branches. Celles qui en portent quatre sont les plus belles & les plus agreables à l'œil.

Chaque branche contient cinq feuilles inégales, & qui partent toutes d'un même centre, elles s'étendent en forme d'une main ouverte. La feuille du milieu est plus grande que ses deux voisines, & celles-ci sont plus grandes que les deux plus basses. Le P. Jartoux dit qu'on ne voit jamais moins de cinq

feüilles à chaque branche , j'en ai vû qui n'en avoient que quatre ou même que trois. Il est cependant facile de voir que c'est alors un dérangement produit par une cause étrangere ou par la foiblesse de la plante, qui n'a pas eu assez de suc pour se développer toute entiere, & qui est devenue monstrueuse faute d'aliment.

Les feüilles de la nouvelle plante sont oblongues, dentelées, & d'une finesse extrême; elles se rétrécissent & s'allongent vers la pointe. Le dessus de la feüille est d'un verd foncé, le revers en est plus blanchâtre, plus uni & fort transparent. Les fibres qui se repandent sur toute sa superficie sont plus saillantes sur ce revers, & on y distingue de petits poils blancs & droits qui s'élevent de distance en distance. Il faut cependant beaucoup d'attention pour les observer, & on ne les apperçoit bien qu'en les plaçant ho-

horizontallement entre l'œil & la lumière.

Les couleurs de la tige & des branches s'éclaircissent à mesure que la plante approche de sa maturité, le verd se change en un blanc terne, le rouge n'est plus si foncé, & dans l'automne les feuilles en séchant prennent ou la couleur ordinaire de feuille morte, ou une couleur vineuse pareille à celle des feuilles de la vigne rampante.

Au centre du nœud où se forment les branches s'éleve un pédicule d'environ cinq à six pouces, qui paroît être la continuation de la première tige, & qui soutient un bouquet de petites fleurs. En son temps de très-beaux fruits leur succedent. Ils sont entez par leur base sur autant de petits filets ou pedicules particuliers de la longueur d'un pouce, & déliez à proportion, écartez à égale distance les uns des autres en forme spherique. Ils composent

posent une ombelle à peu près semblable par sa figure à celle du lierre, mais bien différente par la beauté de son fruit. Ces pédicules sont d'une couleur plus vineuse que le reste.

Je ne pus examiner la fleur du Garent-oguen en 1716. que je le découvris, le fruit étoit alors dans sa maturité. Ainsi quand je l'envoyai en France je n'en pus pas bien rendre raison. Je me trompai même en prenant pour la fleur de petits fruits avortez; mais l'ayant examinée au printemps passé, voici ce que je crois y avoir observé. Quand le bouquet commence à s'épanouir on voit se développer une fleur fort petite, mais bien ouverte & bien distincte. Elle a cinq feuilles blancheâtres en forme d'étoile, comme le sont communément les fleurs des plantes en parasol ou en ombelle. Elles sont soutenues par un calice, au centre duquel on voit

un pistile recourbé en deux petits filaments , & environné de cinq étamines couvertes d'une farine grumeleuse extrêmement blanche. Je ne puis rien dire de l'odeur, ayant oublié d'y faire attention; du moins elle n'avoit pas d'odeur forte , puisque je ne m'en suis pas apperçu. Ces étamines sont bientôt dessechées, & cette poussiere farineuse s'évapore en peu de temps.

Le pistile de la fleur en s'unissant au calice devient un fruit , prend la figure d'un rein : Il se voûte par son sommet , où le calice de la fleur luy fait une couronne à cinq rayons, au centre de laquelle paroist la pointe du pistile; à ses extrêmitéz il s'arrondit en orillon , & s'applatir par ses côtez , où il se distingue par des lignes épaisses de bas en haut , en maniere de côtes de melon , mais à mesure que ce fruit se remplit ces lignes s'effacent & pa-

roissent peu sensibles ; la peau se rafine , devient plus mince , plus délicate , & couvre une pulpe ou chair spongieuse un peu jaunâtre , d'où sort un suc vineux , & qui est à peu près du goût de la racine & des feuilles. Ce fruit est d'abord d'une couleur verd foncé , il blanchit en approchant de sa maturité , quand il est meur il est d'un beau rouge de carmin , & il noircit en sechant à mesure que la peau se colle sur les noyaux.

Quand le fruit est parfait il renferme deux de ces noyaux separez en deux cellules , & posez sur le même plan. Il y a de ces fruits qui n'en ont qu'un , & semblent un rein coupé par le milieu. J'en ai trouvé un disposé en forme triangulaire , & qui avoit trois noyaux. Ces noyaux ont aussi la figure d'un rein , ils sont durs , distinguez en côtes de melon comme le fruit , l'amande en est blanche , & d'un

goût un peu amer, ainsi que le reste de la plante.

Outre ce bouquet on remarque souvent un ou deux de ces fruits portez sur des pedicules separez & attachez au pédicule commun à deux poulces au deffous de l'ombelle. Quelquefois il en naît plusieurs qui partent du noeud d'où sortent les branches. J'ai vû une de ces plantes qui me parut plus extraordinaire, elle avoit un second bouquet bien formé qu'elle portoit sur un second pedicule commun, qui s'élevoit à côté du premier.

Le Pere Jartoux dit que c'est alors un signe qu'on en doit trouver d'autres en suivant le rumb de vent que ces fruits indiquent. Je n'ai point remarqué au pays où j'étois que cette observation fut juste. Je crois qu'on n'en peut rien conclure si ce n'est que ces plantes ont plus de force, qu'elles sont mieux nourries, & que peut-être elles sont dans un

terrain ou dans une situation plus avantageuse à leur accroissement.

On devroit ce semble porter le même jugement des tiges qui ont plus ou moins de branches. Il seroit naturel de croire qu'elles les produisent ou plus hautes ou en plus grand nombre, à proportion de leur force, & d'ailleurs que leurs racines devroient être plus grosses & mieux nourries, à mesure qu'elles vieillissent. Après tout, ce ne sont point là des regles sur quoi l'on doive compter. On voit des tiges très-hautes qui n'ont que deux branches, & d'autres qui en ont quatre qui sont fort basses & fort petites. Il se trouve des racines fort vieilles qui sont très-maigres, d'autres au contraire qui n'ont que sept ou huit ans, & qui sont singulieres par leur grosseur. La même racine est peut-être plus charnue une année, & plus maigre l'année d'ensuite, du moins est-il certain qu'elles souf-

frent diverses alterations selon les saisons. Au printemps elles sont très-spongieuses & leur suc n'a point de consistance. J'en ai vû l'expérience dans celles qui ont été cueillies en ce temps-là. Elles ont diminué considerablement, au lieu que celles qu'on cueille en automne sont plus fermes, plus solides, & ne déperissent pas, comme ayant atteint le point de leur maturité.

Il y a des tiges particulieres qui ne portent jamais de bouquet. Alors ce Gin-seng ne ressemble pas mal de loin à la falseparelle, qu'on appelle en Canada par corruption chasspareille. Ce n'est point la çarça parilla des Espagnols, qui est une espece de smilax; mais une autre plante qui jette une tige d'un pied ou d'un pied & demi de haut, terminée par trois ou quatre branches, qui d'ordinaire produisent chacune cinq feüilles, c'est là ce qui de loin la fait ressembler au

Gin-seng. Je dis de loin, car à l'examiner de près on y trouvera une différence essentielle & presque totale. Celle-ci jette une racine grêle, également unie, fibrée de distance en distance & très-longue, ce qui luy a fait donner le nom de *Tsioterefe* ou de *longue Racine*. Elle marque son âge par des anneaux entassez les uns sur les autres, & les tiges qui se renouvellent toutes les années, sortent du centre de ces anneaux à fleur de terre, où elles commencent par un gros bouton. Une seule racine de cette plante produit jusqu'à trois collets, d'où s'élevent autant de tiges. Le fruit ne sort point de la tige qui porte les branches & les feüilles; mais il s'éleve de la racine même sur un pédicule d'environ cinq ou six poulces, d'où naissent une, deux, ou même trois ombelles ou bouquets semblables à ceux du lierre. Son fruit est petit, noir, pentago-

ne, couronné, & renferme de petites semences. Les feuilles s'étendent comme celles du Gin-seng, elles ne naissent point du même point central, mais d'espace en espace, le long des branches qui n'en ont quelquefois que trois, assez souvent sept, mais plus ordinairement cinq. Les François en font une grande estime, & les Sauvages la mettent au rang de leurs vulnérables, mais elle n'est que de la troisième espece. Quand j'envoyai le Gin-seng en France dans l'esprit de vin, une personne qui avoit eu ordre de le chercher, y apporta cette fauseparelle; elle ne s'y seroit pas méprise si elle avoit fait toutes ces observations. Il est d'autant plus surprenant qu'elle ne les ait pas faites qu'elle avoit le livre en main.

Etant en Canada je n'avois garde de m'imaginer qu'en France on put revoquer en doute si la plante que j'avois découverte étoit le véritable

Gin-seng. Je ne le connoissois que par la Lettre du Pere Jartoux, je n'en avois jugé que par la conformité que je trouvois entre cette plante, & la planche qui est gravée dans la Lettre du Pere Jartoux, & par l'exacte description qu'il en fait. Je me persuadois que la comparaison qu'on feroit de cette planche & de cette Lettre avec la plante entiere que j'envoyois dans l'esprit de vin suffiroit pour en convaincre d'un seul coup d'œil. Cette plante se conserve encore dans le cabinet de Monsieur de Jussieu Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, qui remplit aujourd'hui avec beaucoup d'éclat & de reputation le poste de Professeur Royal des Plantes au Jardin du Roy, dans lequel il a succédé à Monsieur Fagon & à Monsieur de Tournefort deux des plus habiles hommes que la France ait eu dans la Medecine & dans la Botanique.

Il me semble même qu'on devroit en être convaincu par la comparaison seule qu'on feroit des racines venues de Canada avec celles qu'on apporte de la Chine. Je les ai en effet examinées & confrontées depuis que je suis à Paris. Il faut convenir que plusieurs sont si ressemblantes, qu'on ne pourroit les discerner si elles étoient confonduës. Cependant celles de la Chine à parler en general se distinguent par une couleur un peu plus jaune que les Chinois aiment, & qu'ils luy donnent par artifice de la maniere dont je le dirai ci-après. Elles ont de plus une certaine transparence, qu'elles acquierent en vieillissant, les pores de la racine étant alors plus droits, & les fibres plus pressées & plus unies; l'eau bouillante dans laquelle on les fait macerer peut encore y contribuer.

Cependant j'ai appris que Monsieur Danti d'Isnard Docteur en

Medecine, ancien Professeur Royal des Plantes au Jardin du Roy, avoit fait naître des doutes à l'Académie Royale des Sciences, & qu'ils avoient paru très-bien fondez à quelques personnes de cet illustre Corps.

Toute la difficulté rouloit sur l'autorité qu'on devoit donner au Pere Jartoux. On luy opposoit celle de M. Kæmpfer Auteur Allemand, qui a imprimé en 1712. un Livre intitulé *Amœnitatum Exoticarum Politico-Physico-Medicarum . . . Fasciculi V. &c.* En parlant du Gin-seng il nous donne une figure de cette plante entierement differente de celle du Pere Jartoux. Ainsi autorité pour autorité il paroïssoit qu'il y avoit raisonnablement lieu de douter. Le merite de celui qui proposoit le doute en pouvoit fonder un plus que suffisant.

Monsieur Kæmpfer n'est pas le seul qu'on puisse opposer au Pere Jartoux. Monsieur Jean-Philippe

Breynius a fait imprimer à Leyde en 1700. une Dissertation sur cette racine, & a fait graver une figure de la même plante qui n'a nul rapport avec celle de Monsieur Kæmpfer, & à celle du Pere Jartoux. Il est vrai qu'il ne fait, ce semble, que la hazarder, ne sçachant quel parti prendre, tant les Auteurs varient sur ce point. Il en cite plusieurs, & sur-tout Mentzelius, qui en donne sept ou huit figures d'un genre tout differend. Il rapporte ensuite la raison de cette varieté, qu'il attribue aux divers noms qu'on luy donne. Il est probable que ces differens noms sont les noms de diverses plantes qu'on aura mal à propos confondues avec une seule.

Il est facile à des gens qui se trouvent dans un pays étranger de tomber dans cette sorte d'erreur par rapport à plusieurs choses, mais sur-tout par rapport à une plante qui est étrangere elle-même au pays

où ils se trouvent. On raisonne avec des peuples dont on n'entend point la langue, & dont on n'est point entendu. On comprend une partie des choses qui se disent par gestes & par signes, on croit comprendre le reste, & de là naît ordinairement une confusion qui divertit ceux qui sont au fait. J'ai souvent eu ce plaisir en voyant les François jargoner avec nos Sauvages, & je suis tombé souvent moi-même dans le cas avant que je scusse leur langue.

Il paroist donc vrai-semblable que tous les Auteurs qui nous ont donné des figures différentes de cette plante, ne nous les ont données que sur des memoires infideles, trompez eux-mêmes par d'autres qui l'avoient été avant eux. Il paroist naturel au contraire de croire que le P. Jartoux qui a vû la plante en Tartarie, endroit où tout le monde convient qu'on la recueille, & qui s'y est trouvé avec cette ar-

mée de Tartares que l'Empereur de la Chine employoit à la ramasser, nous en a donné une figure & une idée plus juste que M. Kæmpfer & les autres Auteurs qui n'y ont jamais été.

La figure que le Pere Jartoux a dessinée luy-même doit paroistre d'autant moins suspecte, qu'elle se trouve très-parfaitement conforme à la plante découverte en Canada. On peut dire même que celle-ci ne l'a été qu'à la faveur de cette figure & sur les conjectures de ce Pere. Il a raisonné juste en jugeant sur l'idée qu'on luy avoit donnée du Canada, que cette plante y devoit croître plutôt qu'ailleurs, à cause de la ressemblance de climat & de terroir qu'a cette partie de l'Amérique Septentrionale avec les forêts de la grande Tartarie.

C'est sur ces raisons que M. de Jussieu & M. Vaillant m'ont fait l'honneur de me dire qu'ils ne dou-

toient point que la plante du Pere Jartoux & celle qui vient de Canada ne fussent le veritable Gin-seng. L'un des deux m'a ajouté qu'il ne croyoit pas que desormais on en put douter.

Ce qu'on pourroit dire pour justifier M. Kæmpfer qu'on ne croit pas avoir voulu imposer au public de gayeté de cœur, c'est qu'il se peut faire qu'il croisse au Japon une plante dont la racine a quelque rapport au Gin-seng, mais dont la tige & les proprietéz sont bien différentes. Il semble l'avoir voulu insinuer lorsqu'il dit qu'il est défendu au Japon par une loi expresse de la vendre pour de veritable Gin-seng ou Nisi. Cet Auteur s'est trompé en croyant que c'est le vrai Gin-seng transplanté au Japon, où il a, dit-il, dégénéré de sa vertu. Les Japonois n'ont du veritable Gin-seng que les racines qu'ils achètent des Chinois avec qui ils font commerce.

Ma conjecture sur cela est fondée sur celle de M. Breynius. Cet Auteur ayant observé une difference assez considerable entre les racines venuës de la Chine & d'autres qui avoient été envoyées du Japon, établit deux especes de Ginseng ou de Nisi. Il appelle l'un Nisi de Corée ou de la Chine, & l'autre Nisi du Japon: il prononce ensuite sur celui du Japon en ces termes. Je soupçonne que la plante de la racine Nisi qui croist au Japon est de tout un autre genre que celui de la Chine, quoi que je ne puisse dire quel il est. Cet Auteur ajoute que celui du Japon a bien moins de vertu que celui qui vient de la Chine.

Ce qui aura encore pû contribuer à l'erreur de M. Kæmpfer & de quelques autres Auteurs, c'est qu'on donne probablement au Japon le nom de Nisi à des plantes de different genre, mais dont les racines ont quelque rapport avec la signification

fication du mot. Je suppose ici que le mot Nisi qui est le nom Japonois a la même signification que les mots Gin-seng & Garent-oguen, qui veulent dire la ressemblance de l'homme.

Monsieur Kæmpfer dit luy-même qu'on donne dans le Japon le même nom de Nindsin aux panais des jardins & aux panais sauvages, comme on le donne à la plante qu'il croit être le vrai Gin-seng transplanté au Japon.

Guillaume Pison dit la même chose, c'est peut-être pour cela qu'il donne sur la foi d'autrui une figure du Gin-seng qui approche de celle des panais. Mais il dit en même temps qu'aucun des Hollandois n'a vû la plante, qui ne se trouve que dans le Katay & dans la Peninsule de Coree, dans la profondeur des terres, & à plus de deux cens lieues de la mer.

Un Auteur de bonne foy pourroit

D

tomber dans le même inconvenient en Canada par rapport à cette plante-là même, si quelqu'un qui ne connut pas le Gin-seng alloit le demander à un Iroquois sous le nom de Garent-oguen que nos Sauvages luy donnent, on pourroit lui présenter une autre plante qui a le même nom de Garent-oguen, & dont la racine ressemble encore plus parfaitement au corps de l'homme. J'y ai distingué communément les bras & les cuisses, ce qui n'est pas si ordinaire aux racines du Gin-seng. Cet homme, dis-je, ainsi trompé, se croiroit bien autorisé à nous donner cette plante pour le vrai Gin-seng, cependant il y a une difference entiere. Celle-là n'a qu'une seule feüille dentelée, épaisse, longue d'environ sept ou huit poulces, large par sa base à proportion, & terminée en pointe; elle n'a point de tige. Les Sauvages disent qu'elle ne pousse ni fleur ni fruit;

& c'est peut-être la raison pour-
 quoi ils ajoutent au nom de Ga-
 rent-oguen celui de Tsihontati,
 qui signifie qui n'a qu'une feuille.
 Les Sauvages mangent la racine de
 cette plante au printemps, aussi-
 bien que d'autres racines & des
 pommes de terre, ils s'en servent
 aussi comme d'un remede topique
 pour les genoux & les autres par-
 ties du corps lorsqu'elles sont en-
 flées.

J'ai appris à Paris que Monsieur
 de Sarrazin Conseiller au Conseil
 Supérieur de Quebee, Medecin &
 Botaniste du Roy, Correspondant
 de l'Académie Royale des Sciences,
 qui certainement est très-habile
 dans son art, dont il parle avec
 beaucoup de grace, & qui l'exerce
 avec beaucoup de capacité & de
 succès, avoit autrefois envoyé de
 Canada entre plusieurs plantes de
 ce pays-là celle que j'ai découvert
 pour être le vrai Gin-seng, & qu'il

L'avoit envoyée sous le nom d'Aralia. Il ne pouvoit pas alors la connoître pour ce qu'elle est, la Lettre du Pere Jartoux n'ayant pas encore paru dans ce temps-là. Il en avoit aussi envoyé une autre espece beaucoup plus petite sous le même nom d'Aralia, je l'ai vuë dans l'Herbier du celebre M. Vaillant.

Tous les Auteurs qui parlent du Gin-seng, s'accordent à luy donner de très-grandes vertus.

Les Chinois & les Japonois, dit M. Kæmpfer, rapportent diverses proprietes de ces racines. Les principales sont, qu'elles fortifient, qu'elles engraisent, qu'elles sont utiles pour les maux des reins. Il n'est presque point de medecines & il n'est point de cordiaux où ils ne les fassent entrer après les avoir réduites en poudre.

Elle augmente les esprits vitaux, dit le Pere Martini, quoi qu'on n'en prenne que la douzième partie d'u-

ne once. Quand on augmente la dose elle sert à rétablir les forces perdues, & à fortifier les foibles & les debiles. Elle échauffe agreablement & doucement le corps lorsqu'on la fait bouillir au bain-marie. Quand elle est cuite elle exhale une odeur aromatique; ceux qui sont d'un temperament fort & robuste, & qui ont une grande chaleur naturelle, courent risque de perdre la vie s'ils en mangent, parce qu'elle augmente trop leurs esprits & leur chaleur. Il n'en est pas ainsi des malades ou des personnes affoiblies par une longue maladie, elle fait sur eux des especes de miracles. Les mourans même trouvent quelquefois du soulagement à en user, par là leurs forces s'augmentent, & ils se trouvent en état de prendre les remedes qui leur sont necessaires pour le recouvrement de leur santé. Les Chinois racontent mille autres merveilles de cette

racine, aussi la vend-on très-cher, & l'on en donne trois fois autant d'argent qu'elle pèse.

Nous pouvons dire avec assurance, ajoute le Pere Kirker, que cette herbe est merveilleuse, qu'elle a le pouvoir de rétablir la chaleur naturelle, & les forces perdues, c'est ce que l'expérience nous en a appris.

Les plus habiles Medecins de la Chine, écrit le Pere Jartoux, ont fait des volumes entiers sur les propriétés du Gin-seng. Ils le font entrer dans presque tous les remedes qu'ils vendent aux grands Seigneurs, car il est d'un trop grand prix pour le peuple. Ils prétendent que c'est un remede souverain pour les épuisemens causez par des travaux excessifs du corps ou de l'esprit, qu'il dissout les phlegmes, qu'il guérit la foiblesse du poumon & la pleurésie, qu'il arrête les vomissemens, qu'il fortifie l'estomach & ouvre

l'appétit, qu'il dissipe les vapeurs, qu'il remédie à la respiration foible & précipitée en fortifiant la poitrine, qu'il augmente les esprits vitaux & produit de la lymphe dans le sang; enfin qu'il est bon pour les vertiges & les ébrouïssemens, & qu'il prolonge la vie aux vieillards.

En lisant dans la Lettre du Pere Jartoux tous ces admirables effets, je doutois presque si ce n'étoit point là un de ces panacées universels, & de ces remedes à tous maux, que l'on vante au delà de leur merite. Quoi qu'il assure en avoir fait l'expérience dans une occasion où il étoit si fatigué & si épuisé, qu'il ne pouvoit se tenir à cheval, je n'étois pas tout à fait bien convaincu.

J'ai trouvé cependant le Pere Jartoux bien moderé, quand j'ai lû dans Monsieur Breynius le détail des proprietés du Gin-seng tel qu'il avoit été envoyé du Japon. Ce détail est magnifique. Il paroist outré à la

verité, & M. Breynius en convient; mais il en rapporte luy-même de belles experiences, qui ont rapport à presque toutes les maladies dont il est fait mention dans les relations du Japon. Il assure que ces épreuves ont été faites à Leyde, & qu'elles ont été recueillies par M. Frederic Dekkers Recteur & Professeur du College de Medecine de cette ville. Sur ces experiences on peut juger qu'on ne scauroit trop vanter une racine aussi précieuse & aussi souveraine que l'est celle ci.

Ce qu'on pourroit peut-être objecter de plus plausible en avouant que la plante de Canada est la même que celle de Tartarie, c'est qu'il se pourroit faire qu'elles n'eussent pas les mêmes proprietés; mais si cette difficulté avoit lieu, ce seroit infirmer la vertu de toutes les plantes: aussi voyons-nous que les Medecins n'y ont pas beaucoup d'égard, puisqu'ils employent communément

nément les herbes qui se cueillent dans le pays où ils se trouvent, quelque autre part du monde qu'on ait reconnu en premier lieu leur efficace. Les plantes sont à peu près par tout les mêmes. Celle-ci vient naturellement en Canada comme en Tartarie : c'est à peu près le même terroir & le même climat dans l'un & dans l'autre pays, il est donc naturel de conclure que le Gin-seng qui croist en Canada est aussi semblable par sa vertu à celui qui croist en Tartarie, qu'il luy est semblable par sa figure ; mais les experiences qu'on en a faites, & celles qu'on en fera dans la suite, decideront plus efficacement cette difficulté.

Je demandai d'abord à nos Sauvages quel usage ils en faisoient. On en use, me répondirent-ils, pour purger les enfans au berceau. Ils disent qu'elle n'est pas assez forte pour purger des personnes plus âgées : c'est là sans doute ce qui la

fait appeller par quelques uns la medecine des enfans. Les Sauvages s'en servent aussi pour réveiller l'appétit, quoi que le dégoût soit une maladie peu ordinaire parmi eux. Un Huron & un Abenaqui, tous deux habiles à leur maniere, me dirent qu'ils l'employoient pour la dyssenterie, mais qu'ils le mêloient avec d'autres plantes. Ces réponses & l'experience de la Sauvagesse dont j'ai déjà parlé, qui s'étoit guérie trois fois de la fièvre, étoit tout ce que j'en sçavois quand j'envoyai le Gin-seng de Canada à Paris, & que le Pere le Blanc eut l'honneur de le presenter, Monseigneur, à V. A. R. J'en avois fait l'épreuve sur moi-même, & je m'étois persuadé que par son usage je m'étois guéri d'un reste de rhumatisme dont j'étois très-fatigué, & dont je n'ai plus rien ressenti. Je m'en suis servi depuis pour un flux de sang commencé que j'emportai d'une seule prise.

Je n'envoyai que peu de Gin-seng à Paris, & je n'en envoyai que pour le faire voir. Je ne laissai pas d'en adresser une petite boîte en province à une personne incommodée pour laquelle je m'interessois, elle étoit malade depuis dix-neuf mois. Le principe de son mal étoit un dérangement d'estomach qui avoit si fort empiré qu'il s'y étoit joint une fièvre intermittente avec une insomnie perpetuelle & un très-grand dégoût. Le Quinquina dont elle usoit ne luy ôtoit la fièvre que pour peu de jours, il luy causoit même une grande ardeur dans le gosier, & l'échauffoit considérablement. Ceux qui m'écrivoient à son sujet m'en parloient comme d'une personne de qui il n'y avoit plus rien à esperer.

Dés qu'elle eut reçu ces racines elle en usa durant sept jours de suite. Dès les premiers jours elle recouvra l'appétit & le sommeil : mais la

fièvre luy augmenta si considéra-
 blement sur la fin, qu'elle en seroit
 morte, dit-elle, si elle eut eu un
 troisième accès semblable aux deux
 premiers qu'elle avoit eus. Elle crut
 devoir interrompre l'usage du Gin-
 seng. Son Medecin luy fit entendre
 que cette augmentation de fièvre
 pouvoit venir plutôt de ce qu'elle
 avoit usé de quelques unes de ces
 racines moïses, que de la nature
 même du remede. Elle en reprit &
 guérit. Il y a un mois, écrit-elle,
 que je n'ai plus de fièvre, & de tout
 mon mal il ne me reste plus que de
 la maigreur.

Je n'ai point fait mystere en Ca-
 nada de ma découverte. A present
 tout le monde y connoît le Gin-
 seng, sur-tout à Montreal, où tout
 cet été les Sauvages le font venu
 vendre au marché, & l'ont même
 vendu assez cherement. L'abon-
 dance qu'on en a euë a donné lieu
 à plusieurs expériences.

Monfieur de Louvigni Lieutenant de Roy de Quebec, & l'un des plus fages & des plus braves Officiers qu'ait Sa Majesté, en connoît l'usage & la bonté. Après avoir terminé heureusement & glorieusement en 1716. la guerre que nous avions contre une Nation de Sauvages qu'on nomme les Outagamis ou les Renards, il est remonté à Missilimakinak en 1717. pour les obliger à tenir les conditions qu'il les avoit forcé d'accepter en leur donnant la paix. Il m'a fait l'honneur de m'écrire de ce pays-là qu'il y avoit trouvé le Gin-feng, qu'il l'avoit conseillé aux Sauvages, chez qui la petite verole couroit pour lors, & que ces Sauvages s'en sont servis avec succès. C'est en effet un excellent cordial.

Une personne de caractere & de distinction; mais réduite presque toutes les années à l'extrémité par un asthme, resolut de s'en servir.

Dés les premières prises elle y reconnut un effet si prompt, qu'elle avouoit qu'on luy ôtoit, ce semble, le mal comme avec la main.

Des personnes âgées en ayant fait usage pour des fluxions & des rhumatismes qui les rendoient comme impotentes depuis quelques années, en ont été délivrées par une espèce de prodige.

Cette racine est véritablement amie de l'estomach, en remet les levains, dissipe les humeurs froides pituiteuses & scrophuleuses, subtilise le sang, luy ôte sa grossiereté, & est un spécifique pour y rendre fluide la lymphe. Elle ouvre les conduits des reins, & pousse au dehors les sables & les matières glai-reuses. Elle excite sensiblement l'appétit, & fortifie véritablement. La chaleur qu'elle excite est douce, proportionnée à la chaleur naturelle, & propre à faire une bonne coction, & par là à remédier à pres-

que tous les maux qui sont produits par les défauts de digestion.

C'est en particulier un excellent fébrifuge : Je connois du moins trois ou quatre personnes qui ont été guéries de fièvres lentes de deux ans, en très-peu de jours. Monsieur Breynius dit que quand on en a pris la fièvre diminue de moment en moment. La Sauvagesse dont j'ai déjà parlé, m'assura qu'elle avoit expérimenté la même chose. Cependant quelques personnes en Canada ont éprouvé un effet contraire, & fait les mêmes plaintes que celle à qui je l'avois envoyé en France. Peut-être que ces différences viennent de la variété des tempéramens, de la disposition où l'on se trouve, ou de la manière de le prendre. Sur quoi les épreuves qu'on en fera dans la suite acheveront de nous instruire. Pour moy j'ai de la peine à croire que son usage puisse être nuisible, tant sa chaleur me

paroist douce. Il me semble pourtant qu'il est meilleur pour les fièvres chroniques & lentes que pour les fièvres aiguës. Je ne voudrois pas non plus le donner dans l'accès de la fièvre. Les personnes même d'un temperament trop vif doivent en user avec précaution ; mais on le conseille aux personnes âgées & languissantes.

La maniere de prendre le Ginseng, selon M. Kæmpfer, est de le reduire en poudre. La dose est d'une dragme & demie, infusée apparemment dans quelque liqueur.

On peut s'en servir de cette maniere, selon le Pere Jartoux. On coupe la racine par tranches. Il en conseille aux personnes malades la cinquième partie d'une once, & la dixième partie à ceux qui n'en prennent que pour se conserver dans leur embonpoint, encore ne croit-il pas qu'on doive en faire un usage journalier. On met cette dose dans

un vaisseau de terre bien bouché, sur un demi-septier d'eau qu'on laisse bouillir jusqu'à ce qu'il soit réduit à une bonne tasse. On le prend aussi chaud qu'on peut, & on le mêle avec un peu de sucre pour en corriger le goût, qui paroist d'abord un peu désagréable. Ce goût consiste dans un sentiment de jus de réglisse, mais qui a un peu plus d'amertume. Quand on y est accoutumé il fait plaisir, & on sent en même temps une chaleur douce dans la bouche & dans l'estomach qui declare sa force & sa vertu. On peut remettre pareille quantité d'eau sur la même dose, & il est bon même la seconde fois. C'est ainsi qu'on en use pour le thé. Je croirois qu'il seroit meilleur infusé dans le vin blanc. On en pourroit faire même une eau comme l'eau de genièvre, qui auroit pour le moins autant d'efficace, & qui auroit les mêmes usages.

On peut le prendre à jeun , ou mieux encore après avoir mangé , car il aide la digestion , & guérit même l'indigestion. Une personne digne de foy m'a assuré en avoir été guerrie subitement.

Les Chinois ne se servent que de la racine du Gin-seng. Le fruit n'est bon à rien. Le Pere Jartoux assure que les feuilles prises en guise de de thé , sont aussi bonnes ou meilleures que le thé même. Quelques personnes ont fumé de ces feuilles en Canada. Le goût & l'odeur selon leur rapport en sont agréables , & leur fumée abbat les vapeurs.

Personne que je sçache n'a encore fait l'analyse du Gin-seng. Le Frere Apotiquaire des Jesuites de Quebec , très-bon Pharmacien , se propose de travailler l'an prochain à découvrir l'usage qu'on en peut faire par la Chymie. J'en ai mis au feu , il n'y brûle point , ce qui me fait juger qu'il a peu de resine ; il

ne petille point aussi, ce qui marque qu'il a peu de fels fixes. On peut présumer que sa vertu consiste dans un alkali mêlé de quelques fels volatiles. M. Breynius rapporte dans sa Dissertation les expériences qu'on en a fait & qui ont réussi. Il rapporte aussi les diverses manieres dont il a été dosé & mêlé avec d'autres remedes proportionnez aux maladies pour lesquelles on le donnoit. Messieurs de l'Académie Royale des Sciences, par les expériences qu'ils feront en état de faire quand ils auront une suffisante quantité de ces racines mieux conditionnées que celles qui viennent de la Chine, poussant plus loin leurs connoissances, nous mettront en état de profiter encore mieux des vertus de cette plante. Il faut avouer que nous ne la connoissons pas encore assez bien, puisque nous ne la connoissons que par des Sauvages, des Chinois & des Japonois, qui

dans le fonds sont de mauvais Medecins, peu instruits des principes de l'Anatomie & des regles de l'Art. Cependant il faut avouer aussi qu'elle ne seroit pas si constamment & si universellement estimée à la Chine & au Japon, si elle n'avoit en soi de grandes proprietes.

Mais quoi que des peuples qui composent des Royaumes très-vastes, éprouvent tous les jours de bons effets de cette racine, il se pourra bien faire que lorsqu'on la voudra mettre en usage en France, différentes personnes s'y opposeront comme on a fait autrefois au sujet du tartre émetique & du Quinquina. C'est assez le sort des bons remèdes, mais dès qu'ils sont tels ils s'accréditent bientôt par eux-mêmes, & prennent le dessus malgré la prévention.

Pour moi qui ne suis pas Medecin, & qui ne me pique pas d'écrire comme un Docteur en Medecine,

je ne me suis attaché qu'à rapporter ce que j'ai appris de mes Sauvages, à transcrire ce que m'en ont dit les personnes à qui j'ai communiqué cette racine pour en faire usage contre leurs infirmités. C'est le zèle pour le bien public qui a engagé le Pere Jartoux à nous donner la connoissance de cette plante, & c'est à lui en effet qu'on en a la première obligation. Le même zèle m'a engagé de la chercher en Canada sur la conjecture du Pere Jartoux. Il a été le principal motif qui m'a obligé de rendre un fidele compte aux Sçavans, aux Medecins, & au Peuple, de tout ce qui regardoit la découverte de cette plante, & les utilitez qu'on en doit esperer. Messieurs les Medecins, ainsi que j'ai déjà dit, en tireront des consequences plus justes que je ne pourrois faire, & ils jugeront par le recit que leur feront leurs malades du temps & des précautions qu'il

faudra garder lorsqu'on le voudra employer.

Le Gin-seng ne croist point à la Chine, mais en Tartarie. On l'y trouve entre les 39 & 47 degrez de latitude Boréale, le 10 & le 20 de longitude, en comptant depuis le méridien de Pekin. Il croît sur le penchant des montagnes, dans d'épaisses forêts, sur le bord des ravines, autour des rochers, au pied des arbres, & au milieu de toutes sortes d'herbes : mais on ne le trouve point dans les plaines, dans les marécages, ni dans des lieux découverts. Si le feu court dans les forêts, il ne reparoît que trois ans après l'incendie, ce qui prouve, dit le Pere Jartoux, qu'il est ennemi de la chaleur. Aussi, ajoute-t'il, il se cache du Soleil autant qu'il peut.

Je l'ai fait chercher & je l'ai cherché moi-même en Canada. Il ne s'en trouve ^{presque} point à Quebec, &

moins du côté du nord de la riviere que du côté du sud. On en trouve davantage en avançant vers le midi, comme à Montreal, aux Outaouacs, & vers le lac Huron. Il en croist en grande quantité, dit-on, au païs des cinq Nations Iroquoises : Si cela est les Flamands de la nouvelle York en feront bien leur profit. Quelques uns qui l'ont vû vendre à Montreal par les Sauvages, en auront sans doute envoyé dès cette année en Angleterre.

On n'en recueille pas dans toutes sortes de bois. Je l'ai cherché inutilement dans les forêts touffues & embarrassées de brossailles. Ce n'est proprement que dans les bois de haute futaye, où les arbres droits & hauts sont degagez par le bas & paroissent naturellement allignez comme pour le plaisir de la promenade, qu'on le trouve au milieu d'une varieté admirable d'herbes medicinales qui naissent au pied

des arbres, entre les racines & les pierres, d'où il est très-difficile de l'arracher.

Un Sauvage me dit que le Gin-feng ne croissoit que dans de mauvaises terres; mais il se trompe, car quand ces bois francs sont abatus on peut dire que ce sont les meilleures terres du Canada. La terre en est noire, le grain un peu sabloneux, & le bled y vient à plaisir.

Le Gin-feng aime l'ombre, aussi-bien que les plantes dont ces bois sont remplis. Quand les terres sont nouvellement défrichées il y en reparoist encore quelques racines qu'on n'avoit pas arrachées en défrichant, mais il ne s'y en reproduit jamais d'autre. Je ne le crois pas pour cela ennemi de la chaleur, car cette racine est chaude. D'ailleurs en été il fait une chaleur encore plus forte & plus étouffante dans ces bois qu'en plein air. J'aimerois

merois mieux dire que ces plantes
 à qui l'ombre est si favorable, étant
 trop agitées par l'action immédiate
 du Soleil & d'un air trop ouvert, y
 font renfermées dans la terre com-
 me dans un sein stérile, tandis que
 d'autres à qui ce grand air & l'ac-
 tion immédiate du Soleil sont plus
 propices, se développent & crois-
 sent à plaisir; ce qu'elles ne pour-
 roient faire à l'abri des forêts. J'ai
 vû moi-même cette expérience dans
 le cours d'une année: ayant fait
 abbatre durant l'hyver un ou deux
 arpens de bois, le printemps sui-
 vant au lieu de ces herbes ameres
 qui y étoient il n'y vint que du
 chiendent, du trefle, du curage,
 & d'autres herbes semblables qui
 ne croissent qu'en plein champ.

Je doutois, Monseigneur, si ces
 racines transplantées en France,
 réussiroient & conserveroient leur
 vertu. J'en ai apporté pour qu'on
 put s'en assurer. Je les ai levées en

mottes, & fans qu'elles ayent été separées de leur propre terre, & j'ai eu l'honneur de les presenter à V. A. R. Monsieur de Jussieu à qui Elle a fait la grace de luy en donner une partie, les a visitées. Il les a trouvées bien fraîches & en bon état; il ne doute pas qu'elles ne fassent merveilles cette année au Jardin Royal, où il les a portées par l'ordre de V. A. R.

Je crains que les graines ne réussissent pas si bien. Comme on a eu beau semer la graine, dit le Pere Jartoux, sans que jamais on l'ait vû pousser, il est probable que c'est ce qui a donné lieu à la fable qui a cours parmi les Tartares. Ils disent qu'un oiseau la mange dès qu'elle est tombée à terre, & que ne pouvant la digerer il la purifie dans son estomach, & qu'elle pousse ensuite où il la laisse tomber avec sa fiente.

Ce qu'il y a de certain c'est que cette plante vient avec peine. J'en

ai trouvé qui avoient près de cent ans. Ces racines produisent une tige qui tombe & se renouvelle toutes les années. Les plus belles tiges portent jusqu'à 34 fruits, dont la plupart sont doubles, si l'on supprime tous les germes, suivant les années de la racine, le nombre des nouvelles plantes qui doivent se former à côté, & le nombre des germes & des années de celles-ci, le tout iroit à l'infini. Cependant il ne s'y trouve jamais plus de sept ou huit racines dans les divers cantons où elles naissent les unes auprès des autres, ainsi la plante sera bientôt détruite auprès des habitations Françaises, & il faudra l'aller chercher au loin dans les bois, ce qui la rendra rare & d'un très-grand prix.

Le temps de la cueillir est celui de sa maturité, c'est-à-dire depuis le mois de Septembre jusqu'aux neiges. Ceux qui veulent en faire sécher la feuille doivent la prendre

sur la fin d'Aoust , avant qu'elle jaunisse. La racine devient à rien quand on la cueille avant ce tems-là , ainsi que je l'ai déjà dit. Quand on l'a arrachée de terre il faut la laver soigneusement , couper la racine par rouelles en long pour qu'elle seche plus aisément. Il vaut mieux la faire secher à l'ombre qu'au Soleil & au feu , & la conserver en lieu sec.

La racine vaut mieux étant seche , que lorsqu'on la tire de la terre , alors elle est impregnée d'une humeur qui lui ôte de sa bonté , & qui s'évapore à mesure qu'elle se desseche. On y trouve en effet une difference considerable au goût , qui est bien plus fort quand elle est seche que quand elle est nouvelle. D'ailleurs elle ne fait point vomir étant nouvelle , ainsi que l'écrit M. Breynius sur le rapport qui luy en a été fait.

Cette plante est très-délicate &

se gâte aisément. Elle moisit d'abord dans un lieu humide, & les vers s'y mettent quand elle vieillit. Celles qu'on apporte de la Chine en passant deux fois la Ligne doivent fermenter considérablement, & par conséquent perdre beaucoup de leurs sels volatils, en quoi consiste leur vertu. De là vient qu'ordinairement elles sont toutes vermoulues. Celles qui viendront du Canada seront incomparablement meilleures, puisqu'elles seront plus fraîches & mieux conditionnées.

Le Pere Jartoux dit que ceux qui cueillent le Gin-seng n'en conservent que la racine, qu'ils enterrent dans un même endroit, ce qu'ils peuvent en amasser durant dix ou quinze jours, qu'ils ont soin de la bien laver & de la nettoyer avec des brosses pour en ôter toute la matière étrangère; qu'ils la trempent ensuite un instant dans de l'eau presque bouillante, & qu'ils la font

secher à la fumée d'un millet jaune, qui lui communique un peu de sa couleur. Le millet renfermé dans un vase avec un peu d'eau se cuit à un petit feu. Les racines couchées sur de petites traverses de bois au dessus du vase, se sechent peu à peu sous un linge, ou sous un autre vase qui les couvre.

M. Kæmpfer rapporte la chose un peu différemment. Quand les racines sont fraîchement arrachées, dit-il, on les fait macerer trois jours dans de l'eau douce, ou ce qui est mieux encore, dans la seconde eau où l'on a fait cuire une espece de ris ou de millet, & on les y met tremper quand cette eau est froide. Ainsi macerées dans un vaisseau d'airain & couvert, on les suspend à la vapeur de cette eau sur le feu. Alors étant dessechées depuis le bas jusques vers le milieu, ces racines acquierent une couleur rousse, resineuse & presque transparente.

C'est la marque de leur bonté. Comme je ne crois point que cette couleur & cette transparence ajoutent rien à leur vertu, je crois cette preparation peu necessaire. Si on fouhaitoit neanmoins qu'elle le fut pour la conservation du Gin-feng, & qu'on voulut le porter à la Chine pour le trafiquer, on pourroit y faire la même preparation en Canada avec les maïs ou bled d'Inde dont usent nos Sauvages.

Quand j'eus découvert le Gin-feng, il me vint en pensée que ce pouvoit être une espeece de mandragore. J'eus le plaisir de voir que je m'étois rencontré sur cela avec le Pere Martini, qui dans l'endroit que j'ai cité, & qui est rapporté par le Pere Kirker, parle en ces termes. Je ne sçauois mieux représenter cette racine, qu'en disant qu'elle est presque semblable à notre mandragore, hormis que celle là est un peu plus petite, quoi

qu'elle soit de quelqueune de ses especes. Pour moi, ajoute-t-il, je ne doute point du tout qu'elle n'ait les mêmes qualitez & une pareille vertu, puisqu'elle lui ressemble si fort, & qu'elles ont toutes deux la même figure.

Si le Pere Martini a eu raison de l'appeller une espece de mandragore à cause de sa figure, il a eu tort de l'appeller ainsi à cause de ses proprietéz. Nos especes de mandragore sont narcotiques, rafraîchissantes, & stupefiantes. Ces qualitez ne conviennent point du tout au Ginseng. Cependant l'idée du P. Martini que j'ai vuë justifiée ailleurs, m'a donné envie de pousser plus loin ma recherche. En effet, ayant trouvé que notre mandragore d'aujourd'hui, d'un commun sentiment, n'étoit pas la mandragore des anciens, j'ai cru qu'en cherchant un peu, & qu'en comparant le Ginseng avec ce que les anciens ont dit
de

de leur Mandragore, on pouroit soutenir que c'est l'*αἰθερομορφος* de Pythagore, & la Mandragore de Theophraste. Ce que j'en dis pourtant est moins pour donner mes conjectures pour des certitudes, que pour les soumettre aux Sçavants & leur donner lieu de pousser plus loin leurs recherches.

Voicy donc comme je raisonne. Theophraste est le premier des Auteurs anciens qui ayent écrit des plantes. Theophraste nous fait la description d'une Mandragore, qui ne nous est point connue; il est évident aussi qu'il ne connoissoit point celles que nous connoissons aujourd'huy, du moins sous ce nom là, de là on pouroit conclure que celle de Theophraste s'est perdue & qu'on lui en a substitué une autre.

Il est facile d'expliquer comment la Mandragore des anciens a pu s'être perdue. Premièrement. Elle aura été sans doute d'une grande re-

cherche dans les premiers temps , à cause de ses effets singuliers, dont on peut voir des exemples dans l'antiquité. Secondement. La difficulté que cette plante avoit à se multiplier l'aura rendue rare , il est probable qu'elle ne se trouvoit que dans les forêts. Le pays s'étant dans la suite découvert & les racines en ayant été arrachées avant la maturité de leurs fruits , la plante aura été en peu de temps épuisée. On peut conjecturer avant l'événement, qu'il en sera ainsi du Gin-seng. Cette racine étant fort précieuse , produisant peu, & ne croissant qu'à l'ombre des forêts.

La mandragore des anciens étant ainsi perdue , on lui en aura substitué une autre à raison de quelque rapport commun à l'une & à l'autre. Nos mandragores ont des racines qui ont quelque ressemblance avec le corps de l'homme depuis la ceinture en bas , leurs semences sont blanches & ont la figure d'un petit

rein, c'est sans doute ce qu'elles ont de commun avec la mandragore & cela se trouve parfaitement dans le Gin-seng, le fruit du Gin-seng a de surplus la même figure que ses semences; il reste maintenant à voir ce que la mandragore de Theophraste a de particulier & à examiner s'il convient au Gin-seng, pour cela recueillons tout ce qu'en a dit Theophraste.

En premier lieu, Theophraste reconnoit une tige à la mandragore & établit une ressemblance par la tige entre elle & la ferule. Voici ce qu'il dit au chapitre second du Livre six. Entre les autres (plantes) il y en a " quelques unes qui approchent plus " de celle ci (la ferule) par leur tige, " telles sont la mandragore, la cigue, " l'Ellebore, &c. "

Cette ressemblance doit être prise de celle qu'il établit lui même ailleurs, entre les plantes qu'il range en diverses classes, selon la diversité de

leurs tiges c'est au chapitre 8. du
 livre 7. qu'il parle ainsi. ,, Entre
 ,, toutes les plantes il y a une diffe-
 ,, rence établie & reconnue de tout le
 ,, monde, elle se prend de la variété
 ,, des tiges, car il y a des tiges droites.
 ,, des tiges nerveuses ... des tiges qui
 ,, tombent & ne durent qu'une année,
 ,, des tiges qui s'acrochent... des tiges
 ,, qui rampent à terre... il y en a qui
 ,, n'ont qu'une seule tige... quelques-
 ,, unes en ont beaucoup... & quelques
 ,, autres peu. Ce que je mets ici en
 précis est étendu plus au long dans
 tout ce chapitre 8. du livre septième.

Cette difference generique étant
 ainsi établie, cherchons en quoi con-
 sistela ressemblance particuliere qui
 est entre la ferule & la mandragore.
 C'est ce qu'on peut voir dans la des-
 cription de la ferule, au même cha-
 pitre du livre six, il lui donne ces
 ,, deux qualitez, elle ne produit qu'u-
 ,, ne seule tige & cette tige tombe &
 ,, renaît toutes les années; or ce que

Theophraste, dit de la mandragore & de la ferule, se trouve vrai du Gin-seng qui ne pousse qu'une seule tige que la même année voit se former & se détruire, & ne peut absolument convenir aux deux especes de *solanum furiosum* ou *lethale* qui produisent dix ou douze tiges sur un seul pied, ainsi l'opinion de presque tous les Botanistes, qui croyent que ces especes de *solanum* & en particulier celui à qui les Italiens ont donné le nom de *Belladonna*, sont la mandragore de Theophraste, se trouve ici renversée par Theophraste même.

Il paroist manifestement que cette ressemblance de la ferule & de la mandragore est fondée sur ces deux qualitez de leurs tiges, puisqu'immédiatement après avoir fait cette comparaison il établit une nouvelle ressemblance par les tiges entre d'autres plantes, & comme une nouvelle classe. Quelques unes " ont, dit-il, des tiges nerveuses. "

„ Telles sont le fenouil , &c.

En second lieu, Theophraste s'exprime ainsi au même chapitre second du sixième livre. Le fruit de la
 „ mandragore a cela de particulier ,
 „ qu'il est noir, qu'il naît en grappe, &
 „ qu'il a un goût vineux. Examinons ces trois qualitez.

A la verité le fruit du Gin-seng est d'un très beau rouge dans sa maturité , mais en sechant sur pied il devient si noir qu'à peine apperçoit-on en quelques uns qu'il ait été rouge. Il en est de même de quelques autres plantes & en particulier de l'Apalachine qui nous est venue récemment de la Louifiane, on peut dire que son fruit est noir quoiqu'on assure qu'il y a un temps où il est rouge. Communément le fruit de ces sortes de plantes a successivement différentes couleurs.

Ceux qui ont commenté Theophraste & qui ont prétendu avoir trouvé la mandragore ont expliqué

differemment le mot Grec *παυδης*.
 Quelques-uns l'expliquent d'une
 grappe & d'autres d'un grain, de
 quelque maniere qu'on l'entende, si
 l'on considere le fruit du Gin-seng
 ou l'ombelle qui porte ses fruits, ce-
 la lui convient parfaitement & aussi
 bien qu'aux fruits des deux especes
 de *solum*, dont l'un, tel que la mo-
 relle, produit une ombelle ou grappe
 semblable à celle du lierre, & l'autre
 ne produit qu'un grain qu'on appelle
fabā inversa.

La troisieme qualite qui est d'a-
 voir un goût vineux, est propre à
 plusieurs plantes qui portent des
 bayes; le Gin-seng en est une, l'eau
 qui se répand dans la bouche, quand
 on presse le fruit du Gin-seng, tient
 du goût de ses racines & de ses feuil-
 les.

En troisieme lieu, Theophraste
 au chapitre neuvieme du neuvieme
 livre, décrit les superstitions des
 anciens en cueillant la mandragore,

les Sauvages qui ne sont pas encore Chrétiens, haranguent aussi leurs herbes Medicinales, & pratiquent autant de vaines ceremonies que faisoient autre-fois les payens. Comme je n'ai lu Theophraste que depuis mon arrivée à Paris, je ne puis sçavoir si les Sauvages employent les mêmes superstitions que Theophraste rapporte, il seroit assez singulier que ce fussent absolument les mêmes, mais quand bien même elles seroient différentes, ce ne seroit pas un préjugé contre le Gin-seng, depuis un si long intervalle de temps il s'est pu faire bien des changemens qui ne tirent point à consequence.

En quatrième lieu, Theophraste décrit les propriétés de sa mandragore, au chapitre dixième du même livre neuvième, la feuille de la mandragore, dit-il, petrie avec de la farine est bonne à ce qu'on assure pour les ulceres, sa racine raclee & macerée dans le vinaigre sert pour

l'ereſipele, pour toutes les fluxions^{cc}
 de goutte, pour concilier le ſom-^{cc}
 meil, &c. On la donne dans le vi-^{cc}
 naigre ou dans le vin. Theophraste^{cc}
 dit enſuite que la maniere de la
 conſerver eſt de la couper par tran-
 ches qu'on enfile & qu'on ſuspend à
 la fumée. Ces effets de la mandra-
 gore de Theophraste ſe rapportent
 mieux à ceux qu'on attribue au Gin-
 ſeng qu'à ceux des deux eſpeces de
Solanum, dont j'ay déjà parlé qui
 ſont de veritables poifons qui fe-
 roient mourir ſi on ne les doſoit
 avec beaucoup de precaution.

Quand Theophraste dit que la
 mandragore eſt bonne pour faire
 dormir, il ne dit rien qui ne ſoit
 conforme aux experiences qu'on a
 fait du Gin-ſeng, mais le Gin-ſeng
 ne produit pas cet effet par une
 qualité narcotique, froide & ſtu-
 peſante qui ſeroit dangereuſe,
 mais par accident, en ôtant les
 cauſes de l'infomnie.

Je n'ai point lû dans Theophraste que la mandragore fit mourir, si on en prenoit avec excès. J'ai cependant cherché avec exactitude tout ce qu'en dit cet ancien Auteur, & je l'ai rapporté fidelement. Il est vrai que le Pere Martini dit du Gin-seng, que si les personnes robustes & vigoureuses en mangent, elles courent risque de perdre la vie, parce qu'elle augmente trop leurs esprits vitaux & leur chaleur naturelle. Je crois pour moi qu'il en faudroit pour cela un long & indiscret usage tel qu'on en pourroit faire des meilleures choses qui ne conviennent pas également à tous les temperamens.

La seconde espece de *Garent oguen Tsiobontati* dont j'ai déjà parlé, & qui selon le rapport des Sauvages ne produit qu'une seule feuille sans tige, sans fleur & sans fruit, est une autre espece de mandragore, je ne sçache pas que personne en ait en-

core parlé elle peut faire une troi-
sième espece avec les deux mandra-
gores de Dioscoride qu'il nomme
αχαιλος.

Les Sauvages se servent d'une
autre plante pour rétablir les forces
perdues, il la nomment *Tsioterefe gôa*
ou la grande longue racine pour la
distinguer de la falseparelle, qu'ils
nomment simplement *Tsioterefe* ou
la longue racine. Les François la
connoissent sous le nom d'anis fau-
vage. Les Sauvages sont les plus
grands mangeurs du monde, mais
ils sçavent aussi parfaitement suppor-
ter la faim; quand leurs provisions
leur manquent ils se ceignent forte-
ment le ventre, & fatiguent double-
ment; à courir pour chercher de quoi
vivre & à souffrir leur dizette, alors
quand leurs genoux chancellent &
que leurs yeux commencent à dou-
bler les objets, ils prennent une poi-
gnée de la poudre de cette racine
qu'ils délayent dans de l'eau qu'ils

boivent, & leurs forces font sur le champ rétablies. Ils font le même remede avec succès & avec la même préparation pour se guérir du coup de soleil, cette racine est d'ailleurs un des plus excellents vulneraires qu'on puisse trouver; j'en ai apporté un peu, & il n'est personne qui ne juge de sa vertu par son goût aromatique. Je l'ay vûe dans l'herbier de Monsieur de Jussieu & dans celui de Monsieur Vaillant.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter que les experiences qu'on fera en France du Gin-seng, venu de Canada puissent répondre à celles qu'on a déjà faites en ce pays là & se trouver telles qu'on paroît les promettre. Monsieur de Jussieu m'a fait l'honneur de me dire qu'il s'en étoit déjà servi avec succès, & qu'il avoit arrêté un vomissement qui n'avoit pu céder aux remedes ordinaires. Mais le comble de mes souhaits seroit que l'usage de cette plante servit, Mon-

seigneur, à prolonger jusques à une extrême vieillesse des jours aussi nécessaires & aussi précieux que ceux de V. A. R.

Ces vœux ardents que je forme pour la conservation de V. A. R. par reconnoissance pour les obligations qui me sont particulieres & par la gratitude qui m'est commune avec la Compagnie dont j'ay l'honneur d'être, regardent encore le Public qui est interessé à la vie d'un Prince dont les projets tendent tous à la felicité des peuples, d'un Prince dont les premiers soins ont été d'envoyer des ordres jusques aux extrêmités de la terre, pour attirer de ~~par~~ *tous côtés* dans le cœur de la France, tout ce qui peut contribuer à la rendre florissante, d'un Prince qui n'a approuvé les soins que je me suis donné pour découvrir cette plante, & n'a paru content de ma découverte qu'autant qu'il a été flatté que puisqu'elle est d'une très-grande utilité

pour la guérison de plusieurs maladies chez des Nations très-reculées, elle peut aussi devenir utile à un peuple qu'il aime, & dont par reconnaissance, il doit être les délices.

Ce n'est pas assez, Monseigneur, que le Public fasse des vœux pour la conservation de V. A. R. tous les Arts qu'elle honore si particulièrement de sa protection, doivent travailler à immortaliser son Nom & sa gloire. Ce n'est pas seulement l'Histoire ou la Poësie, le Pinceau ou le Burin qui transmettent le souvenir des grands hommes à la postérité, de tous temps les Botanistes ont prétendu avoir ce droit & ont célébré la mémoire des Princes qui ont favorisé cette science en leur consacrant de nouvelles plantes. Ces plantes portent encore leurs noms, ils ont passé jusques à nous & nous les conservons avec respect. En conséquence de cette possession où sont les Bottanistes, puisque V.

A. R. a eu la bonté de me permettre de lui présenter ce Memoire & de lui offrir cette plante, je me flatte qu'Elle ne désaprouvera pas que je prénne encore la liberté de lui donner le Nom de Votre Altesse Royale, & de la nommer *Aureliana Canadensis - Sinensibus - Gin seng-Iroquæis - Garent-oguen*. On la verra fleurir cette année pour la premiere fois en France, & il n'est personne qui ne la voye croître volontiers & qui ne se fasse un plaisir de la connoître sous un Nom si auguste.

Quoique j'aye découvert cette plante en Canada, & que par cette raison je puisse la regarder comme un bien qui m'appartient, ce seroit cependant aux maîtres de l'art qu'il conviendrait de donner ce nom avec autorité plutôt qu'à moi, mais ce que V. A. R. a fait depuis peu avec une magnificence Royale en faveur de la Botanique, envoyant des personnes intelligen-

tes dans les Indes , dans l'Amerique,
 & dans les Royaumes voisins , pour
 y faire de nouvelles découvertes,
 les interesse à approuver ma har-
 dieffe , & à conserver un Nom qui
 est pour eux une marque de la pro-
 tection dont V. A. R. les honore ,
 & qui en est une pour moi du pro-
 fond respect avec lequel je suis ,

MONSEIGNEUR,

De V. A. R.

Le très-humble, très-
 obéissant & très-sou-
 mis serviteur JOSEPH
 FRANÇOIS LAFITAU
 de la Compagnie de
 Jesus , Missionnaire
 des Iroquois du Sault
 S. Louis dans la nou-
 velle France.

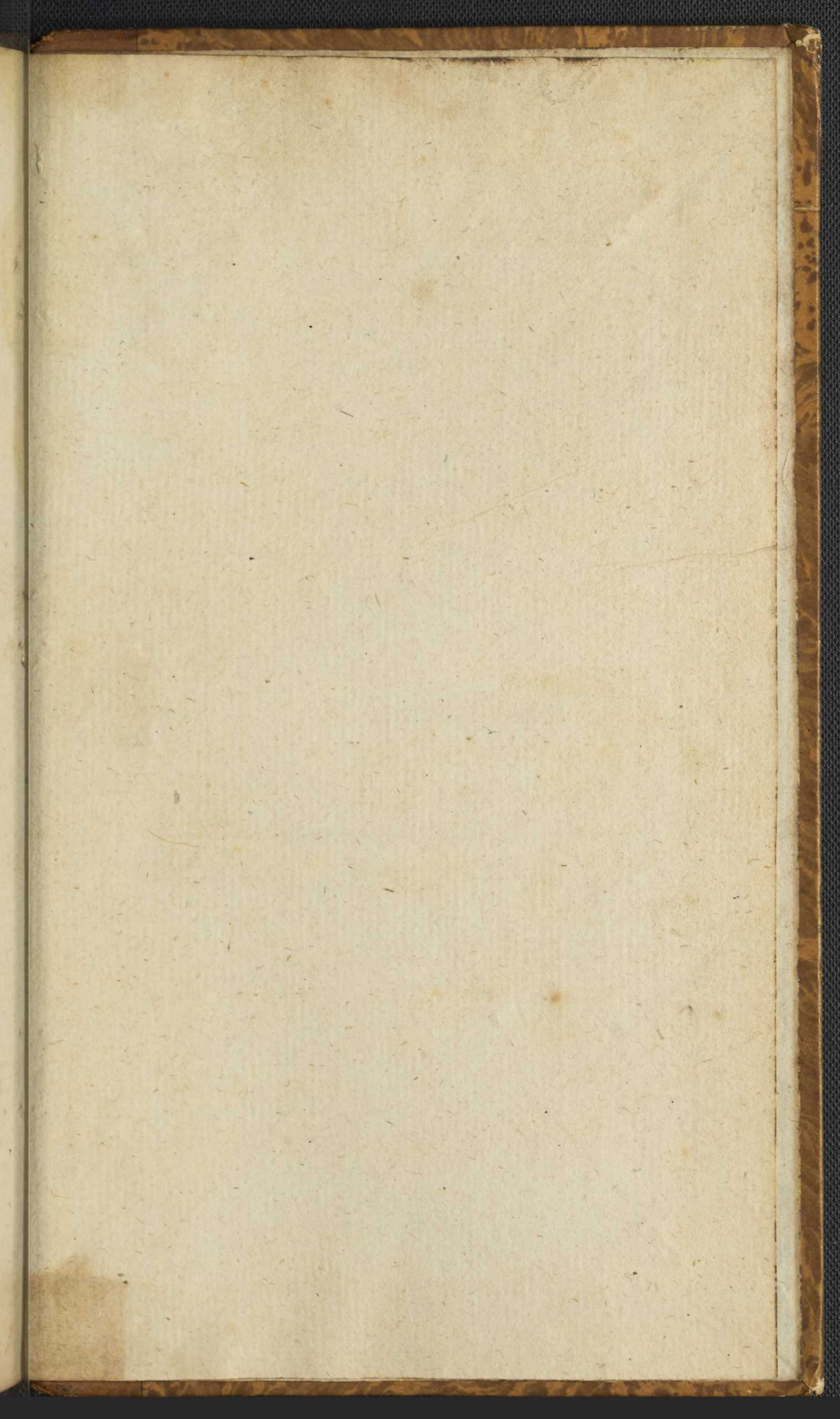
APPRO-

A P P R O B A T I O N.

JE soussigné, Provincial de la Compagnie de Jesus, dans la Province de France, suivant le pouvoir que j'ay reçu de N. R. P. General, je permets au Pere Joseph François Lafitau de la même Compagnie, de faire imprimer un écrit qu'il a composé qui porte pour titre *Mémoire présenté à Son Altesse Royale Monseigneur le Duc d'Orleans Régent du Royaume de France, concernant la précieuse plante du Gin-seng de la Chine découverte en Canada.* Et qui a été vû & approuvé par trois Revisseurs de notre Compagnie, en foi & témoignage de quoi j'ay signé la présente. A Paris ce 15 Fevrier 1718.
XAVIER DE LA GRANDVILLE.

Approbation du Censeur Royal.

JE soussigné, Nicolas Andry, Conseiller Lecteur & Professeur du Roi, Docteur Régent de la Faculté de Medecine de Paris, & Censeur Royal des Livres, ai lu par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, cet écrit intitulé *Mémoire présenté à Son Altesse Royale Monseigneur le Duc d'Orleans Régent du Royaume, concernant la précieuse plante du Ginseng de la Chine, découverte en Canada, par le Pere Joseph François Lafitau, de la Compagnie de Jesus, & Missionnaire des Iroquois du Sault S. Louis.* Je le juge très digne d'être imprimé, & je crois qu'il ne fera pas moins utile qu'agréable au public. Fait à Paris ce 24. Janvier 1718. ANDRY.



12

None

✓

555702

